

QUAGHEBEUR (Marc) (dir.), *Analyse et enseignement des littératures francophones. Tentatives, réticences, responsabilités*, Bruxelles/Berne, PIE Peter Lang, coll. Documents pour l'Histoire des Francophonie/Théorie, 2008.

Cet ouvrage collectif rassemble les contributions à un colloque tenu au Centre Wallonie-Bruxelles de Paris, à l'occasion de la fondation de l'Association européenne pour les études francophones (AEEF), dont le président est Marc Quaghebeur et le vice-président, Yves Bridel. L'objectif déclaré de cette association est de « fédérer toutes les recherches qui se déploient en Europe » sur les corpus francophones (p. 14), en réservant une place à l'ensemble français et en intégrant également les discours des créateurs eux-mêmes.

Ces bonnes intentions sont conformes à la rhétorique des recueils d'études francophones, le plus souvent encadrés, comme ici, par une imposante escorte institutionnelle – en témoigne la brochette de discours officiels qui ouvre le volume. Le lecteur n'échappe donc pas, jusqu'à la synthèse finale, aux accents bien connus du refrain francophone, qui chante « l'ouverture au pluriel et à la diversité », glorifie le combat contre « le recul du français auquel nous assistons hélas de ci de là » (p. 14), invoque l'insondable richesse de « textes [qui] sont bien des témoignages d'un monde spécifique » (p. 328). Quant à l'objectif de la fédération des recherches, on peut légitimement douter de la représentativité de ce volume inaugural de l'AEEF, qui respecte d'assez près les logiques de réseaux qui clivent de longue date le champ académique de la recherche dans ce domaine. Quant à l'inclusion de la France, elle apparaît elle aussi comme un vœu pieux, puisque seule la contribution de Fritz Peter Kirsch évoque, parmi d'autres, l'œuvre d'un romancier français, Michel Tournier – le cas d'Ionesco, traité par Laurent Rossion, pose en lui-même des questions de classement et de canon. Enfin, quant au discours des écrivains, il apparaît ça et là au travers de contributions (Étienne Barilier, Marc Quaghebeur, Jean-Claude Kangomba), d'un entretien (avec Mohammed Khair-Eddine) ou des débats consignés dans le volume (interventions de Nabile Farès), mais on saisit d'autant moins la réelle plus-value qu'il représente que son intégration n'est guère thématisée ni problématisée.

Il est vrai que le cadrage général du volume était centré sur « l'enseignement » du corpus francophone. Cependant, ici encore, les contributions ne rencontrent que très épisodiquement cet objectif. La sentence livrée en synthèse résonne à cet égard comme une reconnaissance de la vanité même de la tâche annoncée par le titre du livre – elle ne nous en laisse pas moins perplexe quant à la conception de la littérature qu'elle véhicule : « Les grandes œuvres tiennent par la seule valeur du texte sans la nécessité d'une approche préalable trop fouillée. » (p. 329)

La table des matières n'est d'ailleurs pas organisée selon un découpage qui détaillerait les différents plans de la problématique pédagogique, mais reprend les axes d'investigation « francophone » bien connus que sont l'histoire, la langue, la forme et les décolonisations. Ce découpage, renonçant aux critères géographiques (encore plus archaïques), pouvait néanmoins laisser augurer des perspectives comparatistes : ici encore, la déception l'emporte puisque seules deux contributions adoptent un véritable regard croisé entre diverses traditions littéraires – nous y reviendrons. Les autres articles forment une collection de petites monographies sur tel écrivain québécois, ou suisse romand, ou algérien, ou antillais, ou congolais, ou belge – notons tout de même la perspective plus transversale adoptée par Yves Chemla à propos des « écritures féminines libanaises ». Il semblerait que la véritable unité du recueil soit à chercher dans la fourchette chronologique retenue : 1974-1989. Les œuvres étudiées s'inscrivent effectivement, peu ou prou, entre ces deux bornes, mais ni les discours introductifs ni la synthèse finale n'explicitent la problématique historique qu'il faut formuler à partir de ce cadrage et à la lumière de laquelle seraient lus les textes. La synthèse nous dit

bien que cette période « charnière, cruciale [...] a produit des événements qui ont changé le monde », qu'elle a vu l'« émergence de la francophonie, institutionnelle – soulignons le rôle de l'AUF –, et des francophonies rêvées dont la littérature est le vecteur de diffusion d'une diversité culturelle face à la littérature de France » [sic] (p. 327), mais cela suffit-il à cerner un contexte global qui définirait un corpus suffisamment homogène pour être interrogé au sein d'un même volume ?

En somme, pour le dire sans détours, il nous apparaît que le soin scientifique apporté à l'ensemble de l'ouvrage est peu conforme aux standards d'une maison comme Peter Lang, ainsi qu'aux attentes d'un lectorat universitaire. Le paratexte nous confirme cette impression : ni index, ni bibliographie, pas même après chaque article ; et l'on passe sur les curieuses coquilles (« Velant » pour « Velan », « Laboutansi » pour « Labou Tansi ») qui déforment les noms d'écrivains cités dans la synthèse.

Fidèle aux intérêts de la revue *Textyles*, ce compte rendu se centrera sur les études qui abordent le corpus littéraire belge. Seuls trois écrivains sont concernés, parmi la bonne vingtaine de contributions rassemblées : René Kalisky, Conrad Detrez et Pierre Mertens. Il ressort d'emblée que ces trois figures sont étroitement liées à la question de la belgitude. Cette convergence est certainement l'effet du cadrage chronologique adopté par le volume, mais nous y voyons également la trace d'un « effet-francophonie » sur les procédures de sélection du canon littéraire : tout comme jadis la France (métalittéraire) réduisait la Belgique littéraire à une poignée de symbolistes flamands, la francophonie (métalittéraire) tend aujourd'hui à identifier le corpus belge aux représentants de ce moment particulier de l'histoire récente de notre littérature qu'incarne la « génération de la belgitude ». De ces considérations découle un deuxième constat : les trois contributions « belges » portent sur trois figures individuelles d'écrivains, et non sur des groupes, des courants ou des réalités institutionnelles. Enfin, à ces objets correspondent des approches prioritairement monographiques et internes.

Le propos de Marc Quaghebeur s'ouvre pourtant sur des considérations historiques à propos du contexte qui entoure l'écriture théâtrale de René Kalisky. Alors que la dramaturgie post-brechtienne domine l'après-guerre, Kalisky propose, avec le metteur en scène Antoine Vitez, une nouvelle forme de théâtralité via les notions de « surjeu » et de « surtexte ». La question de l'incertitude historique est au cœur du travail formel du dramaturge belge, qui fait coexister dans son écriture plusieurs temporalités. Cette histoire rejouée propose finalement une ouverture au mythe, non comme fuite hors de l'histoire, mais comme réponse aux impasses idéologiques et formelles propres au contexte des années 1970. On reconnaîtra volontiers que ces considérations ne bouleversent pas vraiment nos connaissances sur le théâtre kaliskien ; l'auteur renvoie d'ailleurs aux nombreuses autres études qu'il a lui-même publiées sur le dramaturge. Cela dit, en introduction et en conclusion de son propos, Marc Quaghebeur s'emploie à recadrer brièvement le cas de Kalisky dans une problématique « francophone » : le théâtre de Kalisky, par sa novation risquée, serait symptomatique d'un contexte encore peu favorable à la réception de textes périphériques qui résistent au centralisme esthétique parisien. Ces textes gagnent ainsi à être compris dans leur rapport à leur historicité spécifique. On ne peut que souscrire à ces préceptes, tout en s'étonnant qu'ils sont <je dirais « soient », mais je ne suis pas sûr oui, « soient », tu as raison> formulés comme des dépassements de modèles que l'auteur juge comme soit « positiviste[s] », soit « purement post-bourdiesien[s] » et qui se limiteraient « au constat, presque tautologique, de la situation périphérique des littératures francophones » (p. 50) <formulés comme... juge comme soit... soit> : c'est un peu complexe. Je simplifierais la formulation : « qu'ils sont/soient présentés par l'auteur comme un dépassement de modèles soit « positiviste[s] » soit... En effet, beaucoup mieux avec ta formulation> . Sans trop percevoir ce que visent

réellement ces critiques, nous constatons que l'auteur recourt lui-même à des oppositions entre centre et périphéries, mais sous la forme un peu impressionniste de la psychologie collective : l'ambiguïté kaliskienne s'opposerait à « la logique de la rationalité à la française », de même que « l'Histoire trouée, et souvent monstrueuse » prise en charge par « les francophones » (mais lesquels ?) s'opposerait à l'« Histoire mythique et monumentale » de ceux qui en ont « l'heur [et] le loisir » (p. 53) (ici encore : de qui parle-t-on exactement ?).

La contribution d'Ana González Salvador s'inscrit dans le sillage des thèses de Marc Quaghebeur que nous venons d'exposer. Centrée sur le texte théorique de Kalisky, « Du surjeu au surtexte » (1978), elle en reformule les principales propositions, en citant abondamment le texte commenté. Ces conceptions de Kalisky sur les rapports entre la scénographie et la dramaturgie, sur la libération de toutes les composantes <tous les composants ou toutes les composantes Prenons le féminin> de l'art dramatique, sur la causalité historique, sont lues comme un dépassement du paradigme barthésien de la « mort de l'auteur ». À cet égard, le parallèle posé entre la distanciation brechtienne et l'immanentisme benvenistien nous semble un peu hasardeux. La notion de « surtexte » apparaît ainsi à l'auteur comme une nouvelle cohésion possible, une transcendance ni auctoriale ni textuelle, mais plutôt une impasse existentielle assumée comme telle <de la cohésion à l'impasse : je n'y comprends rien, mais c'est sans doute normal C'est très nébuleux pour moi aussi, je t'avoue. Je crois que c'est le « assumée comme telle » qui est censé rendre l'impasse « cohérente ». Laissons ainsi...>. Outre qu'elle ne traite guère de la problématique de l'enseignement des textes francophones (les autres articles ne le font pas davantage, du reste), cette contribution nous apparaît également sans lien évident avec la question « Jeux et enjeux dans et par la langue », qui donne son titre à la section où elle est pourtant placée.

Il est remarquable que ces articles sur Kalisky ne fassent pas mention des travaux de Serge Goriely, auteur de plusieurs travaux sur le même dramaturge et d'un ouvrage important paru la même année (2008) chez le même éditeur (Peter Lang).

L'article de José Domingues de Almeida sur « Conrad Detrez : oscillation entre l'Histoire et le mythe » s'emploie quant à lui à dresser d'abord un état du discours critique sur l'écrivain, que l'on associe (trop) volontiers au concept de « belgitude » et à l'un de ses promoteurs, Pierre Mertens. Loin de réduire l'œuvre romanesque de Detrez à ces points de comparaison faciles, la contribution y distingue deux phases : la première composée du triptyque de l'« autobiographie hallucinée », la seconde caractérisée par des stratégies d'évitement de l'Histoire par le mythe, la déréalisation et la « dérive picaresque ». C'est surtout à cette portion de l'œuvre de Detrez que l'article s'attache ensuite, en procédant notamment à une lecture attentive et bien documentée de *La Lutte finale*, le texte sans doute le plus désenchanté et le plus acide de l'auteur, dont l'article aura retracé la trajectoire politique et institutionnelle dans les années 1980. Dans un effort d'ouverture, l'auteur conclut sur des considérations malheureusement trop rapides et trop généralisantes sur les « stratégies de synthèse », propres aux périphéries francophones dans leurs rapports avec le centre, qui « jettent des ponts spontanés et affranchis quant au recours symbolique à la langue » (p. 217). Le lien entre cette conclusion un peu elliptique et le cas de Conrad Detrez analysé dans l'article n'apparaît pas clairement.

Enfin, il faut réserver une attention particulière au texte consacré à Pierre Mertens, le troisième écrivain belge traité dans ce volume. La contribution de Bernadette Desorbay – « Les limites du discours. À propos de Pierre Mertens » – n'est pas placée dans l'une des sections du volume, mais se présente comme une « Réflexion méthodologique », étalée sur pas moins de soixante pages, en toute fin d'ouvrage (après la « Synthèse », qui n'en parle donc pas). Une note non signée (dont on suppose qu'elle est à attribuer au directeur du

volume) nous informe : « On trouvera dans cette partie du volume le travail très précis d'une des participantes au colloque de Paris, Bernadette Desorbay, réalisé à propos de son travail doctoral consacré à Pierre Mertens. Ces pages dégagent une approche renouvelée de ce qu'une lecture psychanalytique d'inspiration lacanienne peut offrir à la connaissance d'une œuvre littéraire. » Passé l'étonnement que suscite une telle stratégie éditoriale, on découvre effectivement de minutieuses justifications des choix terminologiques freudo-lacaniens que Bernadette Desorbay a opérés dans sa thèse sur l'œuvre de Pierre Mertens. Les notions de « sujet transtextuel » et de « Moi narratif » reçoivent par exemple un éclairage méthodologique pénétrant. Mais, plus généralement, cet article discute aussi des rapports entre le discours psychanalytique et le discours universitaire d'analyse littéraire. Les positions de Freud (favorable à l'alliance entre psychanalyse et littérature) et de Lacan (qui fait peser un interdit sur le discours même de la thèse doctorale) à cet égard sont d'abord contrastées, pour être ensuite conciliées, non seulement l'une avec l'autre, mais aussi avec le projet philologique de l'analyse de texte littéraire. L'auteur explique ainsi que l'un des enjeux centraux de sa recherche était que « la démonstration de [sa] maîtrise du sujet n'entrave pas la méthode, qui était celle de *ne pas trop vouloir comprendre* [...] et ce, afin de ne pas occuper [elle-]même la place (du discours) mais de laisser libre cours au surgissement du sujet de l'inconscient et aux effets de langage mis en œuvre par Pierre Mertens » (pp. 358-359). Ceux-ci sont à analyser, nous dit l'auteur, à partir d'une « posture suspensive », qui les met en évidence comme « un excédent (un reste non symbolisable dans le roman) » (p. 370). La dernière partie du texte explore enfin les parentés et les compatibilités entre les apports freudiens et les concepts philosophiques socratiques, heideggeriens, nietzschéens. Autant dire que ces pages touffues procèdent d'une ambition théorique et méthodologique qui dépasse de loin le cas de l'analyse de l'œuvre de Mertens. L'auteur des *Bons offices* se prête particulièrement bien aux questionnements sur le sujet clivé ou sur les mots d'esprit ; il n'empêche que cet article intéressera sans doute tous les spécialistes du commentaire littéraire inspiré des concepts psychanalytiques, quel que soit leur auteur de prédilection, « francophone » ou autre (car l'auteur n'inscrit nullement sa démarche dans le cadre « francophone » défini par l'ouvrage).

Nous voudrions conclure ce compte rendu en évoquant deux autres articles – bien intégrés dans le corps du volume ceux-là – qui, bien qu'ils ne traitent que très latéralement du corpus belge, se distinguent par leur originalité de perspective.

Fritz Peter Kirsch prend ainsi le contre-pied total du présupposé des « convergences » à tisser entre les différentes portions du corpus francophone. Sa démonstration très convaincante prend appui sur trois romans du début des années 1980 qui évoquent d'une manière ou d'une autre la question des rapports entre la France métropolitaine et son « Outre-Mer ». *Héloïse* d'Anne Hébert, *Les Deux Mères de Guillaume Ismaël Dzewatama futur camionneur* de Mongo Beti et *La Goutte d'or* de Michel Tournier présentent des stratégies stylistiques de décalage comparables, dans la représentation de ces contacts « interculturels ». En outre, ces trois romans s'inscrivent dans un contexte éditorial parisien favorable à l'émergence des écrivains périphériques et des problématiques qu'ils importent. De sorte qu'une certaine *doxa* francophone pourrait y lire facilement (et superficiellement) les preuves d'une profonde unité du corpus francophone, marqué par le traitement de « l'interculturalité ». Or, la thèse de l'auteur consiste à montrer que ces textes relèvent en réalité de trois historicités littéraires très différentes, et même que leurs univers romanesques sont totalement incompatibles. L'analyse se porte alors successivement sur les trois textes, envisagés principalement dans leurs aspects énonciatifs et thématiques : celui de Tournier hérite de l'universalisme abstrait et se montre conforme au centralisme parisien, celui de Beti dresse un constat d'échec et d'impuissance, celui d'Hébert éprouve la thématique

typiquement québécoise du « désespoir dans une situation d'enfermement » (p. 126). La conclusion de l'auteur est implacable pour les « idéologies rassurantes » du cadre critique fourni par la francophonie, dénoncées comme des « mirage[s] » (pp. 127-129). On pourra sans doute trouver le jugement trop sévère, d'autant que l'article lui-même fait malgré tout œuvre de comparatisme en choisissant ces trois romans, fût-ce pour en dénoncer les fausses convergences. C'est précisément ce type de comparatisme critique qui mérite, à nos yeux, d'être encouragé, dans la perspective d'une histoire littéraire multilingue que l'auteur appelle de ses vœux en conclusion.

C'est à l'examen de tels décroissements linguistiques que se consacre l'article de Laurențiu Zoicaș, intitulé « Pour une histoire de la traduction en roumain du roman français et francophone ». Le travail de l'auteur se fonde sur le *Dictionnaire chronologique du roman traduit en Roumanie des origines à 1989*, publié en 2005¹. Le tableau synoptique livré aux pages 186-189 permet de comparer la proportion et l'évolution des romans « belges », « suisses », « canadiens », « autres », mais aussi « français », traduits en roumain. Pour la Belgique, les noms remarquables de Simenon, De Coster et Mallet-Joris (parmi les contemporains) ne réservent guère de surprise. Il n'empêche que ce genre de matériau engage des questionnements sur le canon, sur l'infrastructure éditoriale, sur la censure, et renouvelle ainsi utilement les perspectives du comparatisme littéraire. Il nous semble que c'est dans cette voie que l'analyse et l'enseignement de la francophonie littéraire pourront trouver leur salut.

François PROVENZANO

FRS-FNRS – Université de Liège

¹ BURLACU (Doru), COLHON (Constantin) *et al.*, *Dicționarul cronologic al romanului tradus în România de la origini până la 1989*, Bucarest, Institutul de Lingvistică și Istorie Literară « Sextil Pușcariu », Editura Academiei Române, 2005.